

Edouard Glissant, professeur aux États-Unis

Il est bien vrai que pendant ces trois journées de colloque, nous nous réunissons pour nous pencher sur et célébrer l'œuvre littéraire, éminemment créatrice, d'Edouard Glissant, mais il y a un autre aspect de sa contribution à la vie intellectuelle, non moins important, sur lequel je voudrais attirer votre attention : sa carrière professionnelle dans l'enseignement qui l'a préoccupé pendant toute sa vie et qui lui permet, en sa qualité de Professeur Distingué de littérature française et francophone, dans une des grandes universités américaines, de former l'esprit des futurs spécialistes et de leur faire partager sa vision du monde.

Il faut rendre justice à l'importance de ce composant pédagogique dans la dissémination de la pensée de Glissant, en particulier dans le monde anglophone où le français, langue, littérature et culture, a perdu sa position de langue étrangère dominante.

En fait, aux États-Unis, il y a une crise du français. L'espagnol prime toutes les autres langues, et les meilleurs étudiants, ceux qui autrefois sélectionnaient toujours le français apprennent le japonais maintenant. Les inscriptions dans les cours de français au lycée et à l'université continuent à diminuer, et ce n'est pas une exagération de dire que le français risque d'aboutir aux mêmes effectifs que le latin. D'où vient cette chute précipitée ? C'est la question que nous nous posons tous. Beaucoup d'explications sont offertes : l'espagnol est plus facile, et surtout plus pratique. Les professeurs de français sont stricts, ceux des autres langues sont plus accommodants. La culture française est trop élitiste. Les possibilités de commerce avec l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud sont bien plus vastes qu'avec la France. D'ailleurs, la grande majorité des émigrants aux États-Unis viennent de ces pays d'Amérique latine. On fait valoir aussi des raisons politiques sur

lesquelles je ne vais pas m'étendre ici. En tout cas, quelles que soient les raisons, elles se traduisent par l'apprentissage d'une autre langue étrangère. Donc, le français est en vrai danger aux États-Unis.

Il y a pourtant une lueur de renouveau, et cet espoir de renouvellement possible vient de l'essor de la littérature francophone. C'est pourquoi le poste qu'occupe Edouard Glissant dans la hiérarchie universitaire est doublement important. Sa renommée mondiale de poète, romancier, dramaturge, et critique en fait le leader des études francophones qui sont maintenant très prisées; toutes les universités veulent offrir des cours sur les écrivains francophones, mais il n'y a pas assez de spécialistes; on attend que Glissant les forme, et il leur trouvera des postes; les étudiants s'inscrivent à l'université parce qu'ils sont fascinés par la matière qu'il enseigne et ils veulent travailler avec lui. Pourtant avant de s'inscrire à l'université, il faut avoir appris le français. Se perfectionner en français demande des années de préparation. Il faut commencer quand on est jeune. On ne peut pas attendre. Ainsi la renommée de Glissant sert aussi à revaloriser le français, la langue étant fondamentale à cette nouvelle conception du monde.

N'oublions pas qu'il n'y a pas si longtemps que la littérature francophone s'est frayée une place dans le cursus académique. Quand j'ai fait mes études de doctorat en littérature française à l'Université de Columbia, à New York, pas une seule œuvre d'un auteur francophone n'était au programme. Les candidats du doctorat en français avaient vaguement entendu parler du mouvement de la négritude à Paris, de Léopold Sedar Senghor, de Birago Diop et d'Aimé Césaire, et bien que tout le monde s'intéressât beaucoup à l'œuvre de Sartre et qu'on sût qu'il avait écrit une « Préface » importante pour l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, presque personne n'avait lu le livre. C'est en dehors des études littéraires universitaires, dans des discussions politiques concernant la place des écrivains et penseurs négro-africains qu'un petit groupe d'intellectuels américains, qui s'intéressaient à la France, ont appris les noms des auteurs francophones et ont suivi de loin les activités du Premier Congrès International des Ecrivains et Artistes Noirs tenu à la Sorbonne, ainsi que du Deuxième Congrès qui a eu lieu à Rome. Les nombreux débats politiques qui ont suivi l'indépendance des colonies françaises ont peu à peu, et très lentement, élargi le cercle

des francophiles américains qui s'intéressaient à la production littéraire francophone.

Ce n'est que dans les années '70 que les œuvres francophones les plus connues commencent à s'infiltrer dans les programmes de certaines universités américaines, presque toujours grâce à l'effort d'un Professeur, qui veut faire connaître à ses étudiants une littérature ayant une résonance personnelle. Remarquez qu'à cette époque la renommée d'Edouard Glissant était déjà un fait établi en France, mais aux États-Unis son nom n'était pas connu. Alain Baudot dans la Préface à sa magnifique *Bibliographie annotée d'Edouard Glissant*, cite de nombreux textes qui prouvent que Glissant a eu très tôt des critiques enthousiastes et qu'en France, son œuvre a vite attiré l'attention des bons historiens de la littérature (p. XLIII). C'est en 1958 que le premier roman de Glissant, *La Lézarde*, remporte le Prix Renaudot qui sera suivi en '65 par le Prix Charles Veillon (prix du meilleur roman en langue française) pour *Le Quatrième Siècle*. Ce n'est que vers la fin des années '70 et au début de la décennie suivante que l'intérêt pour la littérature francophone se manifeste dans un plus grand nombre d'universités américaines, où l'on offre des cours sous la rubrique de « Littérature noire d'expression française. » La difficulté est qu'il y a très peu d'experts, ainsi même quand on veut développer ce programme il n'y a pas assez de professeurs. Il est vrai que l'essor de la littérature francophone commence à attirer l'attention d'un nombre de chercheurs, dont la spécialité est dans un autre domaine de la littérature française, et qui se plongent par désir personnel dans ce nouveau secteur. Mon cas illustre assez bien comment l'incorporation des études francophones dans le cursus des départements de français dans les universités américaines s'est faite.

Ma spécialité est la littérature du dix-huitième siècle. Tout à fait par hasard, au début des années '70 j'ai lu un roman québécois qui m'a beaucoup intéressée ; j'en ai lu d'autres. Ce qui m'a frappée dans ces textes, c'était le fait qu'ils étaient écrits en français, mais leur esprit n'était pas français, leur point de vue, leur conception de la vie étaient américains. Sans m'en rendre compte, sans avoir de but précis, uniquement pour mon propre intérêt, j'ai acquis peu à peu une très bonne connaissance de la production littéraire québécoise. À cette époque j'étais chef d'un département

de langues romanes à City College, la branche la plus ancienne de la City University of New York, située à Harlem, où l'on venait d'établir un Département de Black Studies. Un de mes collègues dans ce nouveau département était un Haïtien, Franck Laraque, qui avait un doctorat de notre université, ayant écrit une thèse sur Marcel Proust. Franck s'intéressait beaucoup à la politique, détestait Duvalier et son régime, et avait un frère, Paul Laraque, un poète haïtien connu. Il a organisé un colloque auquel ont participé un bon nombre d'écrivains haïtiens, tous récemment réfugiés à New York. Ce colloque a eu un grand succès, et m'a orientée vers les grandes œuvres haïtiennes que j'ai beaucoup admirées.

En 1980, au moment où la littérature francophone commençait à s'introduire dans quelques programmes universitaires, j'ai quitté City College et je suis devenue Chef de Département au Graduate Center, CUNY, qui est le siège de tous les programmes de doctorat de la City University of New York. Ayant acquis une assez bonne connaissance de la production littéraire francophone, j'étais convaincue que cette littérature méritait une place au programme de doctorat en français. Mais je dois vous dire que j'étais la seule personne dans tout le département ayant ce point de vue. Je me suis vite rendue compte qu'il fallait préparer le terrain. Dans ce but, j'ai pensé que certaines de ces œuvres auraient probablement un attrait tout spécial pour les étudiants inscrits dans des cours de français dans la région New-Yorkaise. Mais avant d'atteindre les jeunes, il fallait former leurs maîtres. J'ai décidé d'organiser un cours d'été dans le cadre du doctorat en français pour les enseignants du secondaire. J'ai demandé à mon collègue, Franck Laraque, s'il voulait bien le faire avec moi. Lui, se chargerait des textes choisis de la littérature des Caraïbes et de l'Afrique, et moi, je ferais ceux de la littérature québécoise. Je ne me considérais pas une experte dans ce domaine, mais j'avais assez de connaissances pour rendre justice au sujet. Nous nous sommes mis d'accord sur le programme et nous avons réussi à recevoir une grosse subvention du Gouvernement Américain et du Gouvernement Canadien. Le National Endowment for the Humanities a subventionné trois semaines intensives à l'Université, cinq jours par semaine, de 9 h du matin à 4 h de l'après-midi, cours entièrement en français, pour 20 enseignants du secondaire qui recevaient tous des bourses après une compétition rigoureuse, ce qui nous a permis de choisir les meilleurs. La

Délégation du Québec a invité tout le groupe (20 enseignants, 2 Professeurs et 2 étudiants du doctorat en littérature française qui servaient d'Assistants linguistiques) à passer la quatrième semaine à Québec, à l'Université de Laval, et le Gouvernement Canadien a payé le voyage au Québec. Ce cours d'été a été un énorme succès, non seulement pour les participants, pour qui la littérature francophone était une découverte, mais pour l'Université elle-même, car il y a eu tant de publicité à son sujet, ce groupe imposant, communiquant uniquement en français, discutant à grand bruit dans les ascenseurs et le restaurant universitaire, faisait sensation. Nous invitions tous les jours un Francophone de passage à New York, une personnalité littéraire ou politique, à nous faire une conférence et à déjeuner avec nous. Nous avons tous beaucoup appris et les évaluations du cours ont été super-enthousiastes. En fait, le cours est devenu un modèle dans le pays et a stimulé d'autres universités à faire la même chose. Nous l'avons refait nous-mêmes avec le même succès.

Ce succès a intrigué la faculté et surtout les étudiants du doctorat en littérature française. A titre d'essai, on a offert un cours sur quelques œuvres francophones majeures. Il a eu de bonnes inscriptions. Nous avons aussi invité de nombreux conférenciers francophones à venir nous parler de leur œuvre ou de leur spécialité. Pendant ces années de préparation, plusieurs collègues de notre université ont été attirés par cette littérature et ont développé une spécialité dans cette nouvelle discipline. Enfin, en 1986, nous avons développé un cursus pour une spécialité en littérature francophone dans le cadre du doctorat en français. Cette proposition a mis trois ans à passer par tous les niveaux académiques de l'Université et de l'État de New York. Mais depuis nous offrons régulièrement des cours sur divers aspects de la littérature africaine, antillaise, maghrébine, et québécoise. Pendant quelques années nous n'avons pas assez de spécialistes, et ainsi nous engageons pour ces cours des « Visiting Professors » renommés pour leur connaissance de la littérature francophone. Tout ce long effort a finalement été couronné par la nomination d'Edouard Glissant comme Distinguished Professor.

Le fait que Glissant était déjà aux États-Unis était une suite fortuite d'événements qui avaient également demandé une longue préparation de la part de l'Université de l'État de la Louisiane, où l'on avait créé un Institut Francophone pour lui. Là aussi, il a fallu

préparer le terrain. Au début des années '80, le chef du Département de français, le Professeur John Erickson, qui s'intéressait depuis un dizaine d'années à la littérature francophone, a eu l'idée géniale de soumettre une proposition au gouvernement de l'État de la Louisiane en vue de la création d'un Institut Francophone attaché étroitement au Département de français de l'Université. Il a fait valoir les liens historiques de la Louisiane et de la France, et il a entamé toute une campagne pour convaincre les législateurs de l'Etat de la visibilité que donnerait un tel Institut aux relations spéciales de la Louisiane et de la France. Il a trouvé des alliés parmi les législateurs, des descendants des anciens Acadiens qu'on avait transportés du Canada en Louisiane au dix-huitième siècle. Je me rappelle qu'en 1982, le Conseil d'administration de l'éducation de l'Etat de la Louisiane m'avait invitée, avec deux autres chefs de départements universitaires de français, à faire une évaluation des programmes de français dans cinq universités en Louisiane. Le soir de notre arrivée en Louisiane, nous avons été invités à dîner dans un des célèbres restaurants de la Nouvelle Orléans par un législateur connu, qui nous a fait comprendre qu'il comptait sur nous pour souligner dans notre rapport final l'importance d'assurer l'accès à une formation exceptionnelle en français à tous les niveaux d'instruction, et en particulier au niveau universitaire afin de convaincre la jeunesse de la Louisiane de son double héritage. Il faut mentionner ici qu'à cette époque les coffres des États du Texas et de la Louisiane débordaient d'argent grâce à l'expansion de l'industrie américaine du pétrole. Un des plus beaux résultats de cette prospérité a été la création d'un CENTER FOR FRENCH AND FRANCO-PHONE STUDIES à l'Université de la Louisiane, à Baton Rouge, avec une subvention de la part de l'État de deux millions de dollars.

Ce n'est pas une petite affaire de passer de la création à l'exécution d'un projet aussi ambitieux. Pour vous montrer comment tout se fait lentement dans les cercles académiques aux États-Unis, et probablement dans le monde entier, le développement et la mise sur pied de ce Centre d'Etudes françaises et francophones ont pris des années, et ce n'est qu'en 1989 que l'inauguration du Centre a été célébrée. La publicité distribuée à cette occasion déclare que « La perspective du Centre d'Etudes françaises et francophones de l'Université d'État de la Louisiane est de s'ouvrir

aux réalités éclatées de la langue française, vecteur commun, multiple et changeant... À partir de sa "base naturelle", l'espace louisianais, le Centre se propose d'étudier les productions littéraires dans des régions voisines, comme au Québec, ou dans la Caraïbe par exemple, aussi bien que dans d'autres lieux de la francophonie, en Afrique ou dans l'Océan indien. » Il faut vraiment féliciter nos collègues de la Louisiane d'avoir réussi à attirer Edouard Glissant, qui a accepté le poste de Distinguished Professor of French et de Directeur du Centre en 1988. Notons ici que pendant la décennie précédente, Glissant avait participé à plusieurs congrès importants dans l'Amérique du Nord. C'est lui qui a prononcé le discours inaugural à la Rencontre Internationale des Départements d'Etudes françaises à l'Université Laval, 1972. En '75, il dirige un atelier intitulé « Nationalisme et littérature » au Colloque « Identité culturelle et Francophonie dans les Amériques » à l'Université Dalhousie, en Nouvelle-Ecosse. La même année, il fait une communication au « Colloque sur l'ethno-poétique » à l'Université de Wisconsin. C'est alors que Wilbert Joseph Roget, publie la première thèse de doctorat américaine sur Glissant, couronnée par l'Université de Pittsburgh, *Edouard Glissant and Antillanité*.

Donc la réputation de Glissant était établie dans notre pays, mais ce qui a permis à l'Université de le nommer Distinguished Professor et Directeur du nouveau Centre, c'était le fait qu'il possédait tous les titres académiques requis pour ce poste. En fait, Glissant est un de ces rares individus chez qui les distinctions académiques du plus haut degré se combinent avec le génie créateur de l'artiste. Il a toujours été très modeste en parlant de cet aspect de sa formation. Voilà comment il se décrit dans une entrevue de 1964, dans *France Soir* : « Qui suis-je ? Un fils de travailleur agricole de la Martinique qui a eu la chance d'avoir une bourse pour faire des études secondaires et supérieures » (Baudot,69). Dans une autre entrevue, en 1958, après avoir reçu le Prix Renaudot, il dira : « J'ai écrit mes premiers poèmes à douze ans, mais nous écrivions tous ; Aimé Césaire est le grand responsable de cet épanouissement....Aîné des garçons de ma famille, j'ai eu la chance d'aller au lycée, puis après le baccalauréat, d'obtenir une bourse pour la France où j'ai décroché, en Sorbonne, une licence de philosophie » (Baudot, p.38). Dans une entrevue après la parution de *La Lézarde*, il mentionne : « Venu en France à la fin de la

guerre, j'ai suivi les cours de la Faculté des Lettres, préparé une agrégation de philosophie et fait des études ethnographiques au Musée de l'Homme. » La réalité est bien plus remarquable. Il a reçu une Licence de philosophie de la Faculté de Lettres, Paris Sorbonne en 1955, le Diplôme d'Etudes Supérieures de philosophie en 1956, Le Certificat d'Ethnologie Sciences Humaines, Faculté des Sciences, Paris Sorbonne, la même année, et le Doctorat d'Etat en Littérature et Sciences Humaines, Paris Sorbonne, en 1976. Il a aussi un Doctorat Honoris Causa de l'Université d'York, Toronto, 1989, et un Doctorat Honoris Causa de l'Université des West Indies, Trinidad, 1993. Ses prix et distinctions sont multiples, ainsi que les Colloques Internationaux en son honneur. En plus des Prix Renaudot et Charles Veillon, déjà mentionnés, notons le Prix International Charles Putterbaugh (Norman, Oklahoma) pour l'ensemble de son œuvre, et le Prix International Roger Caillois, pour l'ensemble de son œuvre.

Il n'y a aucun doute que c'est son oeuvre créatrice littéraire qui engage le plus l'attention de Glissant, mais pour lui la responsabilité de l'écrivain est aussi d'éveiller la conscience du lecteur et de le faire réfléchir sur son propre destin. C'est pourquoi, lors de son retour en Martinique en 1965, il a fondé deux ans plus tard, un établissement de recherche et d'enseignement, l'Institut Martiniquais d'Etudes, et une revue des sciences humaines, *Acoma*. La mission de l'IME était d'offrir à la jeunesse martiniquaise une instruction conforme à son héritage social, culturel et psychologique antillais. Un témoignage précieux sur l'originalité et le profond effet intellectuel de l'enseignement offert dans cet Institut se trouve dans un article de Beatrice Stith Clark, « IME Revisited : Lectures by Edouard Glissant on Socio-cultural Realities in the Francophone Antilles, » publié en 1989 dans *World Literature Today*.

La nomination d'Edouard Glissant à la direction du nouveau Centre d'Etudes françaises et francophones de l'Université de l'État de la Louisiane, et son statut de Distinguished Professor, était donc une continuation logique de ce que l'écrivain lui-même considérait comme sa mission. Les États-Unis étant beaucoup plus vastes que la Martinique, l'établissement de Glissant dans le pays et son influence sur la vie académique et l'esprit intellectuel contemporain américain ont eu un retentissement beaucoup plus extensif. Il est l'inspiration ou l'attraction majeure de maints colloques internationaux, trop nombreux pour les nommer ici, mais

la plupart menant à des publications importantes ; il dirige des thèses de doctorat et s'évertue à trouver des postes pour ses étudiants ; il attire les étudiants vers des sujets auxquels il n'ont jamais pensé ; il est le centre d'un puissant courant francophone qui devient de plus en plus important. La Louisiane n'a pas réussi à le retenir. Il est chez nous depuis 1995, Distinguished Professor dans le Programme de doctorat de la Graduate School and University Center de la City University of New York, où ses cours sont très recherchés et attirent régulièrement des étudiants inscrits dans diverses disciplines, tous parlant français. Le commentaire que j'entends fréquemment de la part de ses étudiants est le suivant : « Après avoir suivi un cours avec le Professeur Glissant, j'ai une nouvelle conception de la littérature et j'ai des perceptions littéraires tout à fait différentes. » Il est un des trésors de notre Programme, illustre écrivain, grand professeur, bon collègue.

Renée Waldinger
Graduate School, City University of New York